



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

DC
230
J4A4

ALTROCK
JENA UND AUERSTEDT





Jena und Auerstedt

Ein Rückblick und Ausblick

Vortrag

gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin
am 31. Oktober 1906

von

v. Altröck

Major und Bataillonskommandeur im Infanterieregiment Graf Bose
(1. Thür.) Nr. 31



Mit zwei Skizzen und vier Textskizzen

ooo

Berlin 1907

Ernst Siegfried Mittler und Sohn

Königliche Hofbuchhandlung

Rodtstraße 68-71

Lommiller
Februar 1907.

Jena und Auerstedt

Ein Rückblick und Ausblick

Vortrag

gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin
am 31. Oktober 1906

von

v. Altröck

Major und Bataillonskommandeur im Infanterieregiment Graf Boje
(1. Thür.) Nr. 31



ooo

Berlin 1907

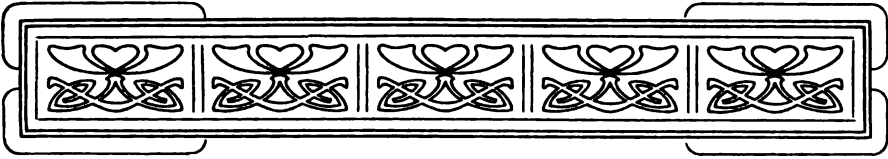
Ernst Siegfried Mittler und Sohn
Königliche Hofbuchhandlung
Rochstraße 68-71

E 85669

DC 230
J4 A4

Sonderabdruck aus dem Militär-Wochenblatt 1907, Beiheft 1.

Alle Rechte aus dem Gesetze vom 19. Juni 1901 sowie das
Übersetzungsrecht sind vorbehalten.



Jena und Auerstedt.

Ein Rückblick und Ausblick.

Mit zwei Skizzen¹⁾ und vier Textskizzen.

I.

Zur Erklärung des beispiellosen Zusammenbruches Preußens im Jahre 1806 müssen die vor 1806 in Preußen in Staat und Armee herrschenden Zustände einer kurzen Betrachtung unterzogen werden.

Die erste Ursache zum Mißerfolge lag in der langjährigen Preussischen Neutralitätspolitik, die eine günstige Gelegenheit nach der anderen schwächlich versäumte. So hätten der Preussischen Heerführung im Jahre von Austerlitz 1805 ungewöhnlich günstige Aussichten eröffnet werden können. Statt dessen überlieferte die Preussische Politik 1806 den Staat vereinzelt und zu unglücklicher Stunde einem überlegenen Feinde.

Die ganze Preussische Staatsverwaltung versagte 1806, weil die staatliche Organisation ein Zusammenfassen der Kräfte des Landes unmöglich machte. Außer dem Kabinett des Königs gab es keine Zentralgewalt. Verantwortliche Ressortminister fehlten. Die an der Spitze der Provinzen stehenden Provinzialminister sorgten nur für ihre Sondergebiete, widerstrebten aber naturgemäß den Anforderungen des Gesamtstaates.

Das Heer war seit Jahrzehnten im Verfall. Bekannt ist die Überalterung des Offizierkorps²⁾ und eines Teiles der Unteroffiziere und

¹⁾ Die Skizzen sind entnommen: Skizzen 1, 2 und Textskizze 4 den Vierteljahrsheften für Truppenführung und Heereskunde, 1906, Aufsatz „1806“ des Generalobersten Grafen Schlieffen; Textskizzen 1, 2 und 3 dem Mil. Wochenbl. 1906, Nr. 121 und 126.

²⁾ Nach dem 1906 vom Generalstabe herausgegebenen Werke: „1806. Das Preussische Offizierkorps und die Untersuchung der Kriegsergebnisse“ zählten an Lebensjahren: Von den 142 Generalen 4 über 80, 13 über 70, 62 über 60; von den Stabsoffizieren, und zwar den 540 der Fußtruppen 7 über 70, 110 über 60, 187 über 50; den 227 der Kavallerie: 25 über 60, 129 über 50; den 39 der Artillerie: 4 über 70, 22 über 60; den 14 der Ingenieure, Pontoniere und Mineure: 1 über 70, 2 über 60, 7 über 50; von den 65 nicht regimentierten (General- und Flügeladjutanten, Generalquartiermeisterstab, Kommandanten, Plazmajors usw.): 4 über 60, 5 über 50; von den Kapitänen und Rittmeistern, und zwar den 945 der Fußtruppen:

Mannschaften. Sogar die Hauptleute und Rittmeister wurden von den Leutnants mit Recht als „die alten Herren“ bezeichnet. Noch weniger waren die meisten höheren Offiziere und Führer den Kriegsnöten körperlich und seelisch gewachsen. Hierdurch erklärt sich auch das Versagen vieler stark überalterter Festungsgouverneure und Kommandanten. Angesichts des vielfach verwaorlosten Zustandes der Festungen versagte die Spannkraft der alten Herren.

Von der Mannschaft bestand ein Drittel aus unzuverlässigen, der Fahnenflucht verdächtigen Ausländern. Die zwei Drittel Inländer waren infolge dauernder Beurlaubung nur milizartig ausgebildet.

Der Heeresverwaltung fehlte im Frieden eine einheitliche Spitze. Der sogenannte Kriegsminister war dem Kriegsministerium, dem damaligen „Ober-Kriegs-Kollegium“, nicht übergeordnet, sondern nur auf die An gelegenheiten der Heeresverpflegung beschränkt. Das Ober-Kriegs-Kollegium nennt Clausewitz ein Kollegium des exakten Schlendrians ohne irgendwelche Rechte, in dem die Sicherheit des Staates verfallen sei im gewohnten Tageseinerlei und bei peinlicher Wahrung der Formen. In diesem Kollegium und in der unter den Königen Friedrich Wilhelm II. und III. tagenden Immediat-Militär-Organisations-Kommission wurden die vielfachen Warnrufe der besten Köpfe der Armee rettungslos begraben.

Für Bewaffung und Ausrüstung war schlecht vorgeforgt. Nach Clausewitz hatte die Preußische Infanterie 1806 das schlechteste Gewehr in Europa und eine unzureichende — kaum die Blöße deckende — Bekleidung. Von der reitenden Artillerie war nur die Hälfte der Batterien, von der fahrenden waren nur 2 Batterien bespannt. Ihre Ausrüstung war mangelhaft. Infolgedessen vermochte die Preußische Artillerie 1806 die steilen Hänge des Saale-Gebietes nur unter den größten Schwierigkeiten zu überwinden, im Gegensatz zur Französischen Artillerie.

In der Friedenseinteilung des Heeres gab es keine Truppenkörper aller Waffen. Die größten Truppeneinheiten — die Regimenter — waren innerhalb der Hauptwaffen zu Inspektionen zusammengefaßt, die nur Besichtigungszwecken, der „Revue“, dienten. Für die Revue arbeitete man fast ausschließlich.

Der Friedensdienst hatte den Kriegszweck aus dem Auge verloren. Die heutige alljährliche Neuausbildung der Truppen fehlte, da man nur gelegentlich und vereinzelt Rekruten einstellte. Damit fehlte aber auch das dem Preußischen Heere später stets eigentümliche nie ermüdende Pflichtgefühl. Vor 1806 beschäftigte man sich nur während der kurzen Exerzier-

2 über 70, 18 über 60, 119 über 50; den 241 der Kavallerie: 18 über 50; den 63 der Artillerie: 6 über 60, 26 über 50; den 28 der Ingenieure usw.: 3 über 50; den 29 nicht regimentierten: 1 über 60, 2 über 50; von den 261 Leutnants der Artillerie: 1 über 70, 5 über 60, 9 über 50, 7 über 40.

zeit mit dem maschinenmäßig betriebenen Exerzieren, sonst nur mit Wacht-dienst. Kaum geübt wurden: Bivaks, Vorposten, Patrouillendienst und Marschführungsdienst.

Beim Kriegsausbruch wurde eine Kriegsgliederung nach Truppenkörpern aller Waffen geschaffen. Anstatt sich aber mit dieser neuen Einteilung vertraut zu machen, verbrachten die Truppen 1806 in Thüringen die Zeit mit Ruhetagen, Garnisondienst, Paroleausgaben und Parade-märschen. Erst der Kanonendonner von Saalfeld veranlaßte sie, sich kriegsgemäß zu gliedern. Bis dahin war man, wie im tiefsten Frieden, mit den üblichen großen Bagagemassen durchs Land gezogen. Noch kurz vor der Schlacht bei Jena wußten einzelne Regimenter nicht, welchem größeren Korps sie zugeteilt seien.

Marschbefehle und kriegsgemäße Versammlung zum Marsch waren unbekannt. Anstatt der heute gebräuchlichen Art der Befehlserteilung — schriftliche Niederlegung der Befehle und Weitergabe durch Befehlsempfänger oder Ordonnanzoffiziere — versammelte man 1806 häufig die Führer selbst und beanspruchte dadurch nutzlos ihre Kräfte. Diese Art der Befehlserteilung und die sich aus ihr ergebenden Reibungen haben den zu späten Abmarsch der Preussischen Hauptarmee am 13. und 14. Oktober 1806 und damit den Ausgang der Schlacht von Auerstedt mit verschuldet.

Statt der heute üblichen kriegsgemäßen Versammlung zum Marsch stellte man 1806 — wie General v. Mülhel vor dem Anmarsch zur Schlacht von Jena — die Truppen meist erst auf dem Sammelplatz weitläufig zusammen. Dort gab man Parole aus, diktierte bogenlange Befehle, prüfte peinlich Anzug und Sauberkeit und vollzog Strafen. Schließlich wurde nach oft stundenlangem Warten angetreten und der Marsch im pedantischen Schnecken-tempo durchgeführt, oft unterbrochen durch unnötiges Halten wegen Instandsetzung des Anzuges oder anderer Kleinigkeiten, bis endlich die Kräfte der Truppe nutzlos und völlig erschöpft waren.

Für das Gefecht war man schlecht vorgebildet. Die Nachteile der alten Lineartaktik sind oft klargelegt worden. In den Schlachten in Thüringen schmolzen die aufrecht stehenden Preussischen Linien unter dem Feuer der hinter Deckungen liegenden Französischen Schützen schnell zusammen.

Vom Gefecht aller Waffen hatte die Masse der Offiziere und Generale schon deshalb keine Kenntnis, weil nur in wenigen Standorten alle drei Waffen vereinigt gewesen waren und man sich mit der Führung der anderen Waffen kaum beschäftigt hatte.

Eine so ausgebildete und geleitete Truppe mußte einem Feinde gegenüber versagen, der seinen Gegner durch Schützenfeuer und eine gewandt geführte Artillerie mürbe machte und dann mit Kolonnen den Entscheidungsstoß brachte. Daß 1806 auch die Preussische Kavallerie versagte, lag an ihrer

grundfächtigen Zersplitterung angefihts der zusammengehaltenen Französiſchen Kavalleriemaffen.

Wie vorſtehend die Truppen im kleinen, hat auch die Seeresleitung im großen verſagt. Die Stärke der auf 150 000 bis 200 000 Mann zu ſchätzen den Franzöſiſchen Streitkräfte hätte bei der Mobilmachung zum Einſetzen des letzten Mannes gebieteriſch zwingen ſollen. Statt deſſen blieben namhafte Teile der Armee im Lande zurück. Und doch hätte man mit den zum Anſchluß zu zwingenden Norddeutſchen Kontingenten über eine Viertelmillion Streiter aufſtellen können. Tatsächlich kämpften in Thüringen, nach Abzug von etwa 30 000 Mann Entſendungen, nur etwa 100 000 Preußen gegen etwa 160 000 Franzoſen. Der Preußiſche Aufmarſch erfolgte an falſcher Stelle und in großer Zersplitterung. Im vielköpfigen Hauptquartier wechſelten die Operationspläne, ehe die erlaſſenen Befehle überhaupt ausgeführt waren. Anſtatt nach alter Preußenart den günſtigen Augenblick ſchnell zu erfaffen, warteten die zur Unſelbſtändigkeit erzogenen Preußen von 1806, bis ihnen der ſelbſttätige Feind mit ſeinem Geſetz auch den Untergang brachte.

Das Preußenheer von 1806 war nicht für den Krieg erzogen worden; auch bei beſſerer Führung hätte es wahrſcheinlich auf die Dauer verſagt. Aber auch unter dieſen hoffnungsloſen Verhältniſſen iſt die Tapferkeit und Todesverachtung der Preußiſchen Offiziere und Truppen zweifelſfrei geblieben, ein ehrendes Zeugnis für die Offiziere von 1806. Einzelne Ausnahmen zeigen auch die glänzendſten Kriegsepochen.

Die Geſchichte hat längſt klargestellt, daß die Schuld für die Kataſtrophe nicht etwa die Armee allein trifft, ſondern das geſamte Preußenvolk von 1806. In Wohlleben und Verweichlichung war es unkriegeriſch geworden und hatte ſeine Pflichten gegen den Staat vergeſſen. In den Jahrzehnten vor 1806 blühten planloſe Kritik, anmaßende Beſſerwiſſerei und hämiſche Tadelſucht. Schmähſchriften aller Art überſchwemmten das Land. Berechtigt war freilich der rege Wuſch nach Reformen, wie ſie ſchon die Vergrößerung des Preußiſchen Staatsgebietes forderte. Auch beanspruchte das zu Beſitz und Bildung gekommene Bürgertum ſeinen gebührenden Platz neben dem Adel, dem nach Friderizianiſchem Grundſatz vor 1806 Offizierſtand und Beamtentum zum größten Teile vorbehalten waren. Immerhin bewieſen aber jene Bevölkerungskreiſe durch die Art ihres Vorgehens in der Zeit vor 1806, ebenſo wie durch den erſchreckenden Treubruch während der Kataſtrophe, daß ihnen das Verſtändnis für die Altpreußiſche „verfluchte Pflicht und Schuldigkeit“ noch fehlte. Hatte man vor 1806 von Völkerwerbrüderung und vom Kampf gegen Tyrannen und Sklaven geträumt und den Baſtillenſturm und die „Gerrlichkeit der Revolution“ gefeiert, ſo folgte während des Krieges die elende vaterlandsloſe Haltung der Bürgerſchaft und Preſſe der großen Städte angefihts des Feindes. In der Berliner

Presse verstieg man sich schließlich dazu, das Preußische Heer als den Feind zu bezeichnen. Es bedurfte erst der bitteren Lehren und Leiden einer siebenjährigen Fremdherrschaft, ehe das Preußenvolk von 1806 zurückkehrte zur Einigkeit, zum Gottesglauben, zum Kampfesmut und zur Vaterlandsliebe.

In Zukunft wird hoffentlich das deutsche Volk bewahrt bleiben vor ähnlichen Verirrungen wie sie 1806 möglich wurden, weil damals weder Staatsfinn noch Staatszucht in der Bevölkerung Preußens entwickelt waren.

II.

Zur Erinnerung an die Geschehnisse vor hundert Jahren folgt nachstehend eine kurze Schilderung der Operationen von 1806.

Angeichts der Ausdehnung des damaligen Frankreichs und der zugehörigen Rheinbundstaaten, war es zweifelhaft, aus welcher Richtung der Vormarsch der Franzosen erfolgen würde, ob von Westen oder von Süden her. Nach den einlaufenden Meldungen versammelten sich die Französischen Korps zwischen dem Unterrhein und Böhmen. Als äußerste Versammlungspunkte wurden zunächst Bonn und Ansbach gemeldet. (Siehe Seite 9.)

Der Preußische Oberkommandierende, der Herzog von Braunschweig, hatte vorgeschlagen, die Preußisch-Sächsische Armee bei Naumburg zu versammeln. Von Naumburg aus hätte man sich dem Feinde vorlegen oder ihn angreifen können, aus welcher Richtung sein Vormarsch auch erfolgte. Der Rückweg auf Berlin wäre nicht gefährdet gewesen. Das Preußische Hauptquartier verwarf aber diesen Plan. Statt dessen wurde beschloffen, die Armee zwischen Hessen und Sachsen zu versammeln, etwa in Linie Frittlar—Chemnitz. Im einzelnen sollten bereitgestellt werden: Müchel und Blücher (2 Divisionen) in Hessen, die Hauptarmee (4 Divisionen) bei Naumburg, Ralckreuth (2 Divisionen) bei Leipzig, die Armeereserve unter dem Herzog von Württemberg bei Torgau, Tauentzien (1 Division) bei Hof und die Hohenloheische Armee mit Grawert und den Sachsen (4 Divisionen) bei Chemnitz. Die hierfür gesteckten Marschziele waren von den Truppen noch nicht erreicht, als im Operationsplan vom 25. September 1806 auch diese Absicht umgestoßen wurde.

Am diesem Tage beschloß das Preußische Hauptquartier, die lange Linie der Franzosen zwischen Unterrhein und Böhmen durch einen Vormarsch über den Thüringer Wald³⁾ zu durchbrechen. Die Armee sollte in 6 Kolonnen gegen die Linie Meiningen—Gildburghausen vorgehen. Die Flügeldeckung hatte rechts die Division Müchel, links die Division Tauentzien zu übernehmen. Die genannten Marschziele an der Werra konnten aber erst am 12. Oktober erreicht werden.

³⁾ Skizze 1: Vormarschkarte.

Inzwischen hatte Napoleon seine Korps zwischen Bayreuth und Würzburg zusammengezogen. Er wollte in drei Kolonnen über das Gebirge gegen die rückwärtigen Verbindungen der Preußen vorgehen,⁴⁾ und zwar:

- a) mit 5 Divisionen über Bayreuth—Hof—Gera,
- b) mit 7 Divisionen über Bamberg—Kronach—Schleiz,
- c) mit 4 Divisionen über Schweinfurt—Rohrburg—Saalfeld.

Die im Preussischen Hauptquartier einlaufenden Meldungen ließen allmählich die Verschiebung der Lage erkennen, so daß dort am 4. Oktober beschlossen wurde, die Vormwärtsbewegung zu unterbrechen und die Armee nördlich des Thüringer Waldes in Linie Eisenach—Gotha—Erfurt—Weimar—Jena bereitzustellen.

Hiernach wurden versammelt:

Die Preussische Hauptarmee im Raume Eisenach—Erfurt und Tam-bach; die Hohenlohesche Armee zwischen Ilm und Saale im Dreieck Jena—Stadt-Ilm—Rudolstadt; Lauenzianer bei Hof. Sicherungstruppen wurden südwärts in den Thüringer Wald, Kavallerie über diesen hinaus vorgeschoben.

Während diese Marschziele von den verbündeten Truppen erreicht oder erstrebt wurden, begann der Französische Vormarsch. Das 1. Französische Korps trat am 7. Oktober seinen Vormarsch in den Thüringer Wald an. Die übrigen Französischen Korps erreichten den Südrand des Thüringer beziehungsweise Frankenwaldes.

Die Preussische Division Lauenzianer, vom Anmarsch der Franzosen auf den beiden östlichen Straßen benachrichtigt, ging in der Nacht vom 7./8. Oktober von Hof auf Schleiz zurück.

Am 8. Oktober hielt das Preussische Heer einen Ruhetag ab; nur die Division Lauenzianer erreichte Schleiz. Das Preussische Hauptquartier erhielt an diesem Tage volle Klarheit über die Richtung des Französischen Vormarsches. Die linke Flanke und die rückwärtigen Verbindungen der Preußen erschienen stark bedroht.

Die Französischen Spitzen erreichten am 8. Oktober die Saale, ihre Gros befanden sich noch im Gebirge.

Gefecht bei Schleiz am 9. Oktober.

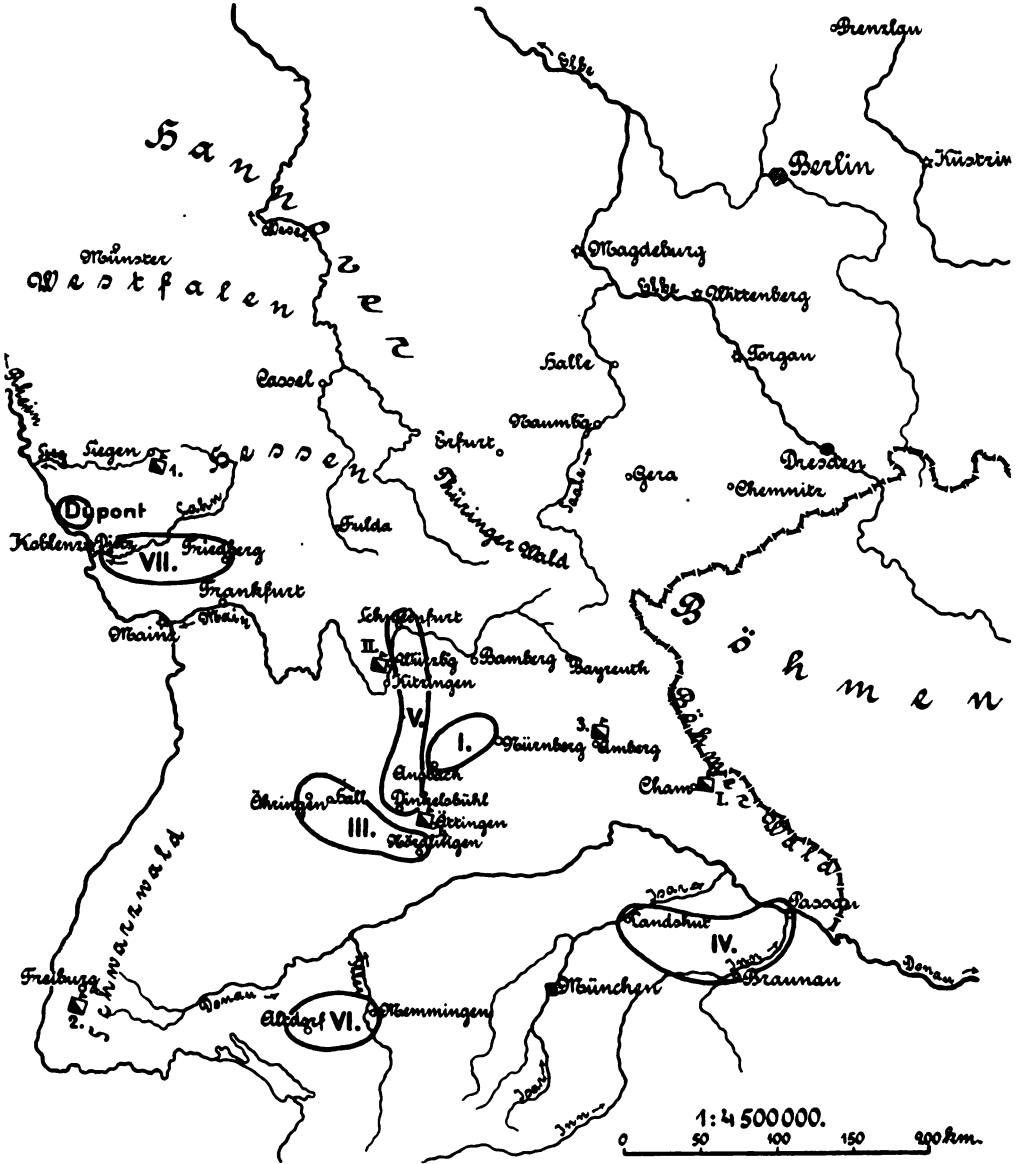
Das Preussische Hauptquartier hatte am 8. Oktober beschlossen, die Armee nach der bedrohten linken Flanke zu versammeln, mit der stillen Absicht, das östliche Saale-Ufer und damit die rückwärtigen Verbindungen nach Berlin wiederzugewinnen. Es sollten erreichen:⁵⁾

⁴⁾ Skizze 1.

⁵⁾ Skizze 2: Lage am 9. Oktober abends.

Skizze 1.

Aufstellung der Franzosen in Süddeutschland.



	am 9. Oktober:	am 10. Oktober:
Hauptarmee	Gotha und Erfurt.	Blantenhain und Gegend des Elm-Tales.
Hohenlohesche Armee . . .	Gegend von Hochdorf.	Saale-Tal, Rudolstadt— Stahla.
Rüchel	Eisenach—Gotha.	
Reservekorps Herzog von Württemberg	Halle, anstatt Magdeburg.	

Während dieses Linksabmarsches des Preussischen Heeres beließ man dessen Avantgarden im Vormarsch südwärts gegen die feindlichen Verbindungen, und zwar: Pleß ($2\frac{1}{4}$ —5— $\frac{1}{2}$) über Sünfeld auf Fulda, Winning ($1\frac{1}{4}$ —5— $\frac{1}{2}$) in der Westecke des Thüringer Waldes und den Herzog von Weimar im Vormarsch über Meiningen durch das Werra-Tal. Diese entsendeten Abteilungen wurden damit sämtlich für die Hauptentscheidung freiwillig ausgeschieden.

Auf dem linken Preussischen Flügel ließ sich die Division Tauenzien am 9. Oktober in ein ungünstiges Arrieregardengefecht bei Schleiz verwickeln und wurde unter schweren Verlusten nordwärts geworfen.

Fürst Hohenlohe wollte im Sinne der geplanten Operationen schon am 10. Oktober das östliche Saale-Ufer gewinnen, um in einer bei Mittel-Röllnitz erkundeten Stellung den feindlichen Angriff anzunehmen. Er versammelte seine Truppen deshalb am 9. Oktober nicht gemäß Heeresbefehls bei Hochdorf, sondern weiter östlich im Saale-Tal bei Saalfeld—Rudolstadt (Avantgarde), Orlamünde, Kahla und Jena (Gros).

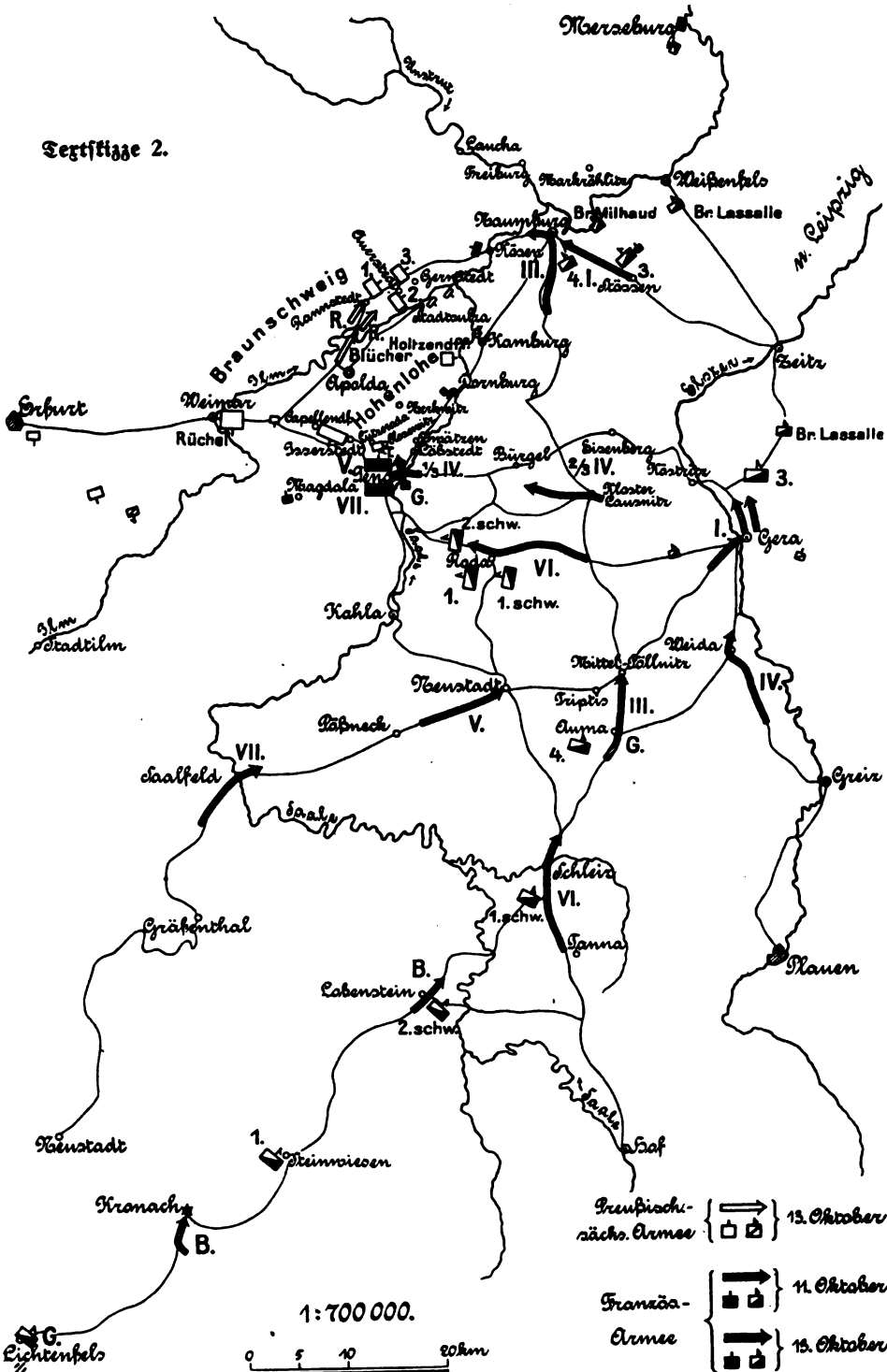
Gefecht bei Saalfeld am 10. Oktober.

Die Preussische Hauptarmee schob sich am 10. Oktober programmgemäß ihren Marschzielen im Elm-Tale entgegen, beließ aber ihre Avantgarden weiter im Vormarsch südlich des Thüringer Waldes; nur der Herzog von Weimar wurde zurückgerufen.

Der Abmarsch der Hohenloheschen Armee nach dem östlichen Saale-Ufer wurde vom Hauptquartier verboten, um diese Armee nicht der Vernichtung auszuliefern. Hohenlohe erhielt die Hochfläche westlich der Saale zugewiesen. Seine vom östlichen zum westlichen Saale-Ufer zurückflutenden Truppen (die Sachsen, Tauenzien und Boguslawski) zogen in ungeordneten Haufen, mit Bagagen untermischt, vor der Front der Französischen Korps entlang auf Jena, blieben aber durch einen glücklichen Zufall vom Feinde unbelästigt.

Der Führer der bei Saalfeld anschließenden Hohenloheschen Avantgarde, der Prinz Louis Ferdinand, hatte von der begonnenen Räumung des östlichen Saale-Ufers keine Nachricht erhalten, sondern war in dem Glauben belassen worden, daß er den Übergang der Hohenloheschen Armee auf das östliche Saale-Ufer nach wie vor zu decken habe. Er nahm deshalb den Angriff des 5. Französischen Korps Lannes bei Saalfeld

Sertflüge 2.



an. Seine Truppen wurden durch die feindliche Überlegenheit vernichtend geschlagen. Der Prinz selbst starb den Heldentod.

Während dieser Hin- und Hermärsche auf Preussischer Seite hatten die Franzosen am 10. Oktober das Gebirge zum größten Teil überschritten; nur die Bayern und zwei Kavallerie-Divisionen waren noch südlich des Gebirges.

Am 11. Oktober fällt das Vorgehen der Französischen Korps in Richtung auf Gera auf. Infolge der widersprechenden Nachrichten über den Feind, glaubte Napoleon dort erhebliche Kräfte der Verbündeten zu finden. Der linke Flügel der Franzosen (5. und 7. Korps) wurde bei diesem Vorgehen vorsichtig zurückgehalten und das Saale-Tal freigelassen, da Napoleon auch mit einem Angriff der Preußen über die Saale rechnete. (Skizze Seite 9.)

Infolge der Unglücksnachrichten von Schleiz und Saalfeld wurde der Preussische Abmarsch nach dem östlichen Saale-Ufer vom Preussischen Hauptquartier aufgegeben. Man wollte zunächst abwarten! Die Preussische Hauptarmee sollte sich um Weimar, die Hohenlohesche um Jena sammeln.

Die Hohenloheschen Truppen waren bereits völlig ohne Leitung. Beim Durchmarsche der Truppen durch Jena brach am 11. Oktober dort eine mühe Panik aus, ohne daß der Feind nur in der Nähe gewesen wäre. Die Sächsischen Artillerieknechte schnitten die Stränge durch und ließen die Geschütze stehen. Alle flohen. Die Gewehre wurden weggeworfen. Mit Mühe gelang es endlich, die Truppen wieder zu ordnen. Während dieses Chaos befand sich der Stabschef der Hohenloheschen Armee, Massenbach, nordwestlich Jena, um dort ein Lager zwischen Capellendorf und Isserstedt abzustecken. Als ihm dies nach zweitägiger Arbeit gelungen war, zeigte es sich, daß das Lager seinen Rücken gegen den Feind kehrte.

Am 12. Oktober hatte Napoleon die Überzeugung gewonnen, daß sich die Verbündeten bei Erfurt versammelten. Er ließ deshalb seine Korps eine große Linksschwengung gegen die Saale ausführen, mit dem rechten Flügel über Naumburg, mit dem linken südlich von Jena.

An diesem Tage wäre es wohl möglich gewesen, mit den zur Hand befindlichen Preussischen Truppen den schwer gefährdeten linken Flügel der Franzosen (5. und 7. Korps), der im Saale-Tal zwischen Kahla und Jena eingekesselt war, anzufallen und zu schlagen. Schon aber war die Führung der Preussischen Heeresleitung entglitten; man empfing bereits das Geseß vom Feinde und dachte nicht mehr an die Ausnutzung gegnerischer Fehler.

Die Preussische Hauptarmee blieb im Lager von Umpferstedt, östlich von Weimar, Hohenlohe bei Jena, Büchel westlich Weimar, Winning im Westzipfel des Thüringer Waldes, Pleß bei Fulda. Die zurückgerufene Avantgarde des Herzogs von Weimar hätte in drei Märschen von je 30 km wohl zur Schlacht herankommen können, marschierte aber nur 14 km, um bei Klmenau Klärung der Lage abzuwarten.

So blieb der 12. Oktober ungenutzt!

Am 13. Oktober⁶⁾ erhielt Napoleon die Meldung des Marschalls Lannes, daß 30 000 Preußen bei Jena stünden. Napoleon vermutete nunmehr die ganze Preußische Armee bei Jena oder in der Versammlung dorthin. Demgemäß setzte er seine Kräfte auf Jena an. Das 3. Korps sollte über Naumburg, das 1. über Dornburg gegen Flanke und Rücken der Preußen vorgehen. Die übrigen Korps wurden auf Jena angefetzt, wohin sich der Kaiser selbst sofort begab. Am 13. Oktober abends und in der Nacht vom 13./14. Oktober erstiegen das 5. Französische Korps und die Garde auf steilen engen Wegen unter den größten Schwierigkeiten den Landgrafenberg nördlich von Jena. Das 7. Korps und eine Division des 4. Korps folgten in der Nacht nach Jena. Die beiden anderen Divisionen des 4. Korps und das 6. Korps nebst der Masse der Kavallerie konnten erst im Laufe des 14. Oktober bei Jena eintreffen.

Das Preußische Hauptquartier hatte bereits am 12. Oktober abends sichere Meldungen erhalten vom Anmarsch zweier feindlicher Korps auf Jena und zweier anderer Korps nach Naumburg. Der Feind stand also bereits auf den rückwärtigen Verbindungen der Armee. In dieser schwierigen Lage wurde beschlossen, mit der Hauptarmee unter Sperrung des Köfener Passes nordwärts von Weimar über die Unstrut in Richtung auf Frensburg und Saucha abzumarschieren. Die Hohenlohesche Armee sollte — ohne sich in ein Gefecht einzulassen (!) — bei Jena bleiben, den Abmarsch der Hauptarmee decken und die Saale-Übergänge zwischen Jena, Dornburg und Camburg sperren. Müchel hatte nach Weimar aufzuschließen, der Herzog von Württemberg mit der Reserve nach Merseburg vorzurücken.

Der Schwerpunkt für die Preußen lag im Norden, in der Wiedererlangung der rückwärtigen Verbindungen. Hierin hätten alle verfügbaren Kräfte gehört. Für die gebotene Sperrung der Saale-Übergänge würden Teile der Hohenloheschen Armee ausgereicht haben.

Tatsächlich kam die Hauptarmee am 13. Oktober abends nicht über Auerstedt hinaus und überließ den Paß von Köfen freiwillig dem Feinde. Infolge mangelhafter Marschanordnungen trafen die letzten Truppen der Hauptarmee erst am 14. Oktober 2 Uhr morgens im Bivak südlich Auerstedt ein, wo die Verwirrung einen bedenklichen Grad erreichte und schließlich die umliegenden Ortschaften geplündert wurden. Sogar Auerstedt, das Hauptquartier des Königs, blieb nicht verschont. Die Hohenlohesche Armee blieb im Lager nordwestlich Jena, mit dem Rücken gegen den Feind. Die Saale-Übergänge zwischen Jena und Camburg wurden nicht oder unzureichend besetzt, obwohl die Truppen von Lauenzen und Holtendorff (zusammen: 17—24—3½) zur Hand waren und für diesen Zweck zunächst ausgereicht hätten.

⁶⁾ Vgl. die Textfz. 2 der Lage am 11. und 13. Oktober auf Seite 9.

Die Schlacht bei Jena.

Napoleon bivakiierte in der Nacht vom 13./14. Oktober mit dem 5. Korps und der Garde auf dem Landgrafenberge, überall fördernd und anfeuernd. Für den Morgen des 14. Oktober wurden angefezt: rechts die vorderste Division St. Hilaire des 4. Korps Soult durch das Rau-Tal, links das 7. Korps Augereau durch das Mühl-Tal.

Schon am Nachmittag des 13. Oktober hatte ein leichtes Gefecht mit den Vortruppen Tauenzien's begonnen, der, wie befohlen, in Linie Lützenroda—Closchwitz stand. Dort hatte sich auch der Fürst Hohenlohe eingefunden, um den Angriff gegen die Franzosen noch am 13. Oktober nachmittags anzusehen. Mögen nun aber die günstige Stellung der Franzosen auf der Höhenlinie Windknohlen—Cospeda, die durch eine tiefe Senke von Tauenzien getrennt war, oder andere Gründe vom Vorgehen abgeschreckt haben, jedenfalls unterblieb leider der Angriff. Damit wurde die letzte günstige Gelegenheit verpaßt, die Franzosen wieder vom Landgrafenberg hinunterzuwerfen. Während der Nacht blieb Tauenzien in der ihm angewiesenen Linie Lützenroda—Closchwitz. Solzendorff ging nordöstlich davon auf Befehl des Fürsten Hohenlohe in weitläufige Quartiere und ließ im Einverständnis mit dem Fürsten Hohenlohe die Saale-übergänge Dornburg und Camburg unbesezt, obwohl man festgestellt hatte, daß dort starke Französische Einquartierung angefragt war.

Am 14. Oktober früh herrschte dichter Nebel. Um 6 Uhr morgens befahl Napoleon dem 5. Korps den Angriff auf Tauenzien (13—8—1½). Nach dreistündigem schweren Kampfe sah sich Tauenzien gezwungen, der dreifachen Überlegenheit der Franzosen zu weichen. Seine Truppen gingen unter schweren Verlusten, aber in verhältnismäßig guter Haltung auf das ihnen vom Fürsten Hohenlohe bezeichnete Klein-Romstedt zurück. Einzelne Truppenteile wurden auf Isserstedt abgedrängt. Die erste Teilniederlage der Preußen war besiegelt.

Das 5. Französische Korps und die Garde drängten nur vorsichtig nach. Rechts schob sich die vorderste Division St. Hilaire vom 4. Korps Soult über Lößstedt und Zwängen durch das Rau-Tal vor, links die beiden Divisionen des 7. Korps Augereau über die Gänge von Cospeda und durch das Mühl-Tal. Hinter der Französischen Mitte folgte zunächst nur die Avantgarde des 6. Korps Ney und weiter zurück die Gros des 4. und 6. Korps nebst der Masse der Kavallerie.

Auf dem Preußischen linken Flügel hatte sich infolge des von Closchwitz herüberschallenden Gefechtslärmes das Detachement Solzendorff (4—16—2) allmählich in Linie Lehesten—Rödichen gesammelt. Hierhin richtete sich nun der Stoß der Division St. Hilaire vom 4. Korps und der

Brigade Wedel vom 5. Korps. Die Franzosen besetzten die Höhen südlich des Detachements Holzendorf und ließen die zum Angriff vorgehenden Preußen anlaufen. Vor der feindlichen Überlegenheit, $1\frac{1}{2}$ feindliche Divisionen gegen 4 Preußische Bataillone, mußte Holzendorf weichen. Er ging nordwärts zurück und fand am Schlachttage den Anschluß an seine Armee nicht mehr wieder. Die zweite Teilniederlage der Preußen war vollendet.

Während der Kanonendonner von dem Kampfe auf dem linken Preußischen Flügel herüberschallte, beschäftigte sich Fürst Hohenlohe im Hauptquartier zu Capellendorf mit Abfassung von Berichten an den König. Seine Truppen beließ er ruhig mit der Front nach Südwesten im Lager zwischen Capellendorf und Zferstedt. Als der Gefechtslärm im Osten stetig zunahm, griffen die Unterführer selbständig ein, nicht ohne daß es deshalb zu lebhaften Aussprachen mit dem Fürsten gekommen wäre.

Infolge des Anmarsches des 7. Französischen Korps durch das Mühl-Tal machten sich zunächst die Sachsen (8—0—3) an der Schnecke gefechtsbereit. Ihnen schloß sich das Preußische Detachement Boguslawski ($1\frac{1}{2}$ —6—0) rechts an. Die Division Grawert ($10\frac{1}{2}$ —0—2) nahm die Front nach Osten und stellte sich im Gelände westlich Bierzehnheiligen auf. Ihr folgten im 2. Treffen Cerrini (5—0—0) und Dyherrn (5—0—0), letzterer mit den Trümmern der Truppen von Saalfeld. 19 Eskadrons gingen ostwärts voraus. Reste von Tauenzien standen mit Sächsischer Kavallerie bei Zferstedt, Tauenzien selbst bei Klein-Romstedt. So hatte die Armee selbständig die Front nach Osten genommen und war wenigstens kampfbereit. Ein Abmarsch zur Hauptarmee schien aber nunmehr ausgeschlossen. Der Feind stand auf den rückwärtigen Verbindungen der Hohenloheschen Armee.

In dem etwa 11 Uhr vormittags beginnenden Gefecht der Hohenloheschen Hauptkräfte wurden zunächst die auf der Verfolgung Tauenziens begriffenen Franzosen zurückgeworfen. Dann entspann sich auf der langen Linie westlich Bierzehnheiligen ein stehendes Feuergefecht, während dessen allmählich die Truppen der Preußischen zweiten Linie zur Ergänzung der Verluste in die vordere Linie eingeschoben werden mußten. Die aufrecht stehenden Preußischen Linien litten hierbei schwer durch das Feuer der hinter den Mauern von Bierzehnheiligen und hinter Gräben liegenden Französischen Schützen. Allmählich schlossen sich die Preußen um Bierzehnheiligen zusammen, während in und östlich von Bierzehnheiligen das 5. Französische Korps und die Avantgarde des 6. Korps nach und nach eingesetzt, die Garden aber noch zurückgehalten wurden. Allmählich machte sich der Druck der gegen die beiden Preußischen Flügel vorgehenden Französischen Truppen überlegen geltend. Rechts ging die Division St. Hilaire vom 4. Korps vor, mit ihrem rechten Flügel bis Hermstedt reichend, links die Division Dejardins vom 7. Korps gegen den Zferstedter Forst und Zferstedt, ferner

die Division Heudelet vom 7. Korps gegen die Sachsen an der Schnecke. Hinter der Französischen Mitte waren ferner noch 2 Divisionen des 4., das 6. Korps und die Kavalleriereserve im Anmarsch. Gegen die in dreistündigem schweren Kampfe zusammengeschossenen 18 Hohenloheschen Bataillone wälzte sich nun eine über vierfache Überlegenheit heran. Die Preußen wurden erdrückt und ihre Trümmer auf Weimar geworfen. Um 1 Uhr mittags war der dritte Akt des Dramas vorüber, dem der vierte bald folgte. Die an der Schnecke stehenden Sachsen wollten ohne Befehl ihre Stellung nicht räumen, traten den Rückzug zu spät an und wurden von Norden und Süden umfaßt, vernichtet oder kriegsgefangen.

Um 2 Uhr mittags traf endlich der bange erwartete Müchel mit 15 Bataillonen bei Capellendorf ein, nachdem ein halber Tag mit der Versammlung und auf dem methodisch langsamen Marsche veräußt worden war. Die Division Müchel ging sofort heldenmütig durch die Enge von Capellendorf vor und traf auf den östlich davon gelegenen — und die Talsohle um 50 m überragenden — Höhen auf die breite überlegene Front der Franzosen (5., ein Drittel 4. und ein halbes 7. Korps nebst starker Kavallerie). In halbstündigem blutigem Kampfe wurden die Mückelschen Truppen trotz eines glücklichen Waffenganges der Sächsischen Reiterei geworfen. Immerhin stützten die Franzosen; der linke Flügel der Hohenloheschen Armee gewann Zeit für den weiteren Rückzug. Das Verhängnis hätte Müchel doch nicht aufhalten können, ob er sich nun östlich oder westlich des Werlik-Grabens schlug. Schwer verwundet, befahl er noch seinen Truppen, nach Norden zurückzugehen.

Ihren Abschluß fand die Schlacht von Jena durch einen Überfall der Franzosen gegen die am Weibichholze östlich von Weimar wiedergesammelten Trümmer der Hohenloheschen Armee. Die verfolgende Französische Kavallerie attackierte schließlich auf gut Glück in das Dunkel der hereinbrechenden Nacht hinein. Die Preussischen Truppen stoben auseinander. Alle Verbände lösten sich. Die Gewehre wurden weggeworfen. Eine wilde Panik bannte die Seelen. Hier war es, wo der Kapitän v. Gneisenau sich vergeblich bemühte, die vor Schrecken sinnlos gewordenen Flüchtigen zum Halten zu bringen. Hier lernte er den Wert und das Wesen der Verfolgung am eigenen Leibe kennen. Ihn hatte die Vorsehung dazu berufen, dereinst Vergeltung zu üben für die Schmach von Jena.

In sechs verschiedenen Einzelgefechten waren die Verbündeten nacheinander von feindlicher Überlegenheit geschlagen worden, zuerst Tauenzien, dann Holzendorf, Hohenlohe, die Sachsen, Müchel und schließlich die Trümmer am Weibichholze bei Weimar.

Die Schlacht bei Auerstedt.⁷⁾

Am 14. Oktober wurde auch Auerstedt geschlagen, wohl die traurigste Schlacht, die Preußen je geführt hat. Der Gegner der Preußen bei Auerstedt, der Marschall Dabout, befand sich mit seinem 3. Korps vor der Schlacht in kritischer Lage. Von Raumburg mußte er am 14. Oktober morgens durch den Kösjener Paß, mit der Saale im Rücken, in einer langen Marschkolonne mit drei Divisionen hintereinander gegen einen überlegenen Feind vorgehen, der bereits am 13. Oktober das Gelände westlich der Saale erreicht hatte, also in der Lage war, den Kösjener Paß rechtzeitig zu sperren oder die Franzosen doch mit Überlegenheit gegen die Saale zurückzuwerfen.

Die Preussische Hauptarmee hatte die Nacht vom 13./14. Oktober im Bivak südlich Auerstedt zugebracht. Am 14. Oktober brach sie ziemlich spät in einer langen Marschkolonne mit fast 6 Divisionen hintereinander in nördlicher Richtung auf. In dem von Fahrzeugen völlig verstopften Auerstedt wurde der Marsch aufgehalten, ohne daß man versucht hätte, das unbedeutende Hindernis der Emse an anderen Stellen zu überschreiten oder die lange Marschkolonne zu spalten.

Die beiderseitigen Spitzen trafen schließlich in dichtem Nebel bei Gassenhausen aufeinander.

General v. Blücher sollte mit der Avantgardenkavallerie vorausstraben, um feindliche Kavallerie zurückzuwerfen. Da seine Kavallerie aber erst am 14. Oktober etwa 2^o morgens hinter den übrigen Truppen südlich Auerstedt angekommen war und nicht durchkommen konnte, so erhielt er mit Mühe einige andere Schwadronen (0—10—1), die ihren Divisionen weggenommen wurden. Er ging von Spielberg her gegen Gassenhausen vor. Sein Angriff wurde im Nebel abgewiesen und seine Batterie von Französischer Infanterie genommen. Zum Mißerfolge Blüchers trug wesentlich bei, daß seine Kavallerie durch eigene Artillerie von rückwärts Kartätschfeuer erhielt.

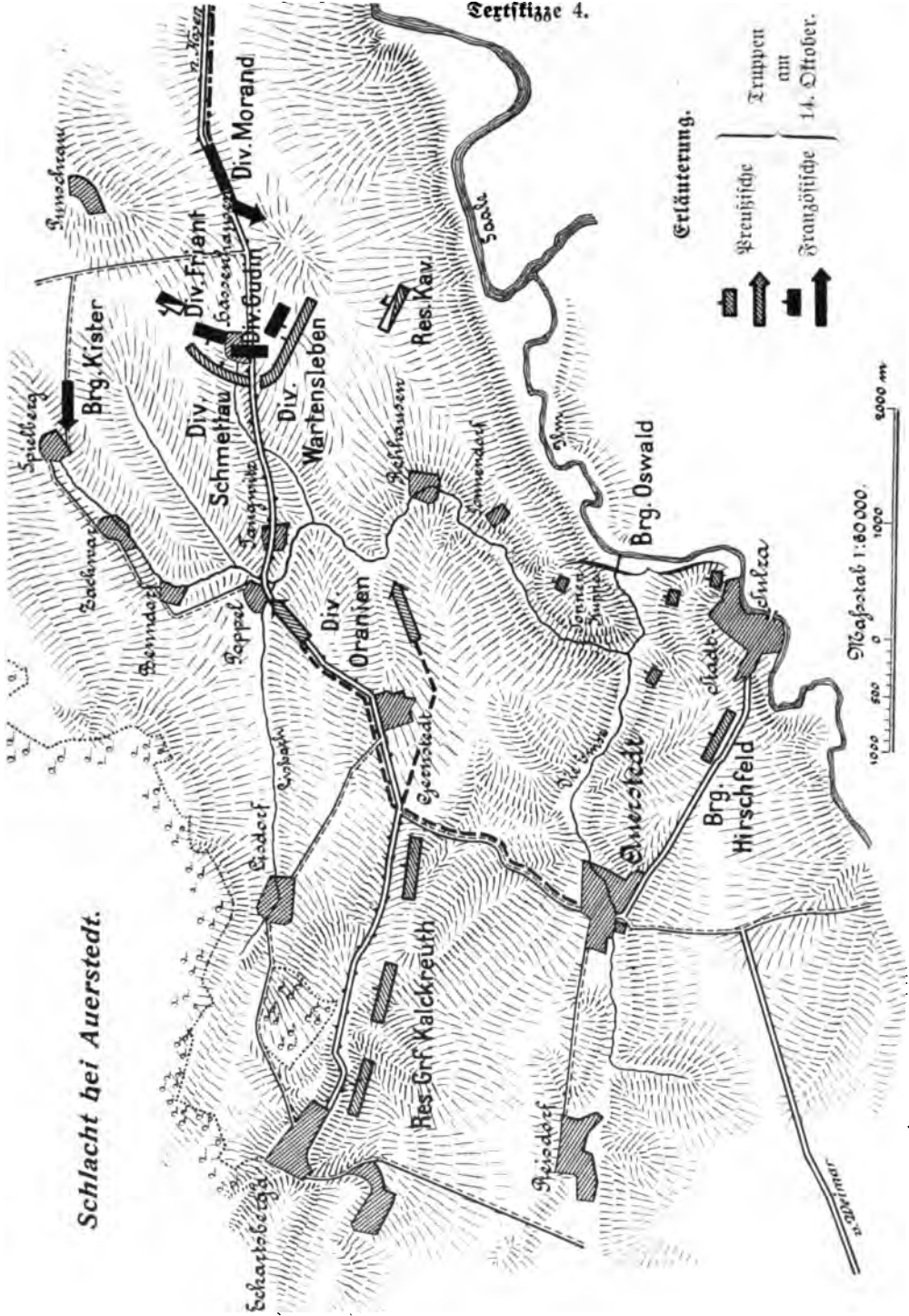
Obwohl sich Marschall Dabout durch Entsendung der Brigade Rister von Gassenhausen über Spielberg geschwächt hatte, gelang es ihm doch, die drei Preussischen Divisionen, die nacheinander mit großen Pausen eintrafen und angriffen, einzeln zu schlagen. Zuerst wurde die Division Schmettau nördlich des Weges Poppel—Gassenhausen abgetan, dann die Division Wartensleben südlich dieses Weges und schließlich die Division Oranien nebst der Reservekavallerie.

Die zuletzt eintreffende Division Oranien hätte eine Wendung zum Siege herbeiführen können, wenn sie geschlossen an der Entscheidungsstelle, am rechten Preussischen Flügel, eingesetzt worden wäre. Statt dessen wurde sie auf beide Flügel verteilt und diente nur zur Auffüllung der bereits zusammengeschmolzenen Preussischen Linien. Die Entscheidung brachte nun

⁷⁾ Vgl. Textfzize 4: Schlacht bei Auerstedt.

Schlacht bei Auerstedt.

Vertikale 4.



auf Französischer Seite die zuletzt eintreffende und gegen den rechten Preussischen Flügel vorgehende Division Morand.

Während bei Gassenhausen der Kanonendonner tobte, standen nur 3 bis 4 km davon bei der Sonnenkuppe nördlich Stadtfulza die Brigade Oswald und dicht dabei die Preussische Garde unter Hirschfeld, also etwa eine Division im ganzen. Von der Sonnenkuppe konnte man das Schlachtfeld wie ein weites Panorama übersehen und jeden Kanonenschuß abzählen. Bezeichnend für den Geist der Zeit ist es, daß keine dieser Truppen den bei Gassenhausen verblutenden Kameraden zu Hilfe eilte und keine den Befehl dazu erhielt.

Die Preussische Reserve unter Kaldreuth, weitere $1\frac{1}{2}$ Divisionen, würde bei Fortsetzung ihres Marsches über Bisdorf auf Spielberg gegen den feindlichen rechten Flügel zweifellos die Vernichtung des Feindes bewirkt haben. Statt dessen blieb auch sie stehen und krönte die Höhen von Eckartsberga. Diese ganzen $2\frac{1}{2}$ Divisionen wurden also nicht eingesetzt und abends in den Rückzug verwickelt.

So unterlagen die Preußen bei Auerstedt trotz doppelter Überlegenheit. Vieles mußte zusammenkommen, um solchen Ausgang möglich zu machen.

Schon vor der Schlacht war dem Armeecoberkommando die Leitung völlig entglitten. Als der Oberfeldherr, der Herzog von Braunschweig, zu Anfang des Gefechtes bei der Division Wartensleben schwer verwundet wurde, erhielt niemand den Oberbefehl, so daß von diesem Augenblicke ab das Heer führerlos war. Die Befehlsbereiche wurden nirgends gewahrt. Die Führer wechselten wiederholt die Truppen, wie die Truppen ihre Kommandeure.

Die Überlegenheit der Zahl wurde nicht ausgenutzt. In vereinzelt Angriffen verbluteten die Preussischen Truppen. Wie bei Bierzeihen, wurden auch bei Gassenhausen die aufrecht mit „Herté“ kämpfenden Preußen von ihren liegenden, gut gedeckten Gegnern zusammengeschossen. Die Preussischen, etwa $2\frac{1}{2}$ Divisionen starken Reserven wurden überhaupt nicht eingesetzt. Blüchers Vorschlag, die zurückgehenden Truppen den Reserven anzugliedern und dann mit allen anzugreifen, wurde nicht ausgeführt. Blücher, im Begriffe, an der Spitze des Regiments Gendarmen zu attackieren, wurde sogar zurückgehalten, und die Reserven erhielten Befehl, ihre „Retraite“ zu machen.

Verhängnisvoll war die befohlene westliche Rückzugsrichtung auf Weimar. Die Hohenloheschen Trümmer mußten allerdings ohne Wahl auf Weimar zurück, die Hauptarmee aber hätte noch die nötige Haltung gehabt, um sich die Rückzugsrichtung nach der Kriegslage wählen zu können. Nur im Ausweichen nordwärts, in der möglichst eiligen Wiedergewinnung der rückwärtigen Verbindungen mit Berlin und Preußen hätte die Rettung gelegen. Eine schlimme Überraschung ergab sich, als die Geschlagenen von Auerstedt mit denen von Jena bei Buttstedt zusammentrafen. Jede der beiden Armeen hatte bisher gehofft, sich auf die andere, die man unversehrt

glaubte, stützen zu können. Von nun an nahm die Auflösung bedenklich zu. Auf dem Rückzuge fehlte zunächst ein einheitliches Kommando. Kalckreuth, Blücher und Hohenlohe wechselten im Oberbefehl.

So vollzog sich der Rückzug unter sehr ungünstigen Umständen. lähmend wirkte u. a. das Verbot des Waffengebrauches für die Preussischen Truppen. Es hieß, man wollte erst das Ergebnis der mit Napoleon eingeleiteten Verhandlungen abwarten. Auf der anderen Seite sorgte die treibende Willenskraft Napoleons für rücksichtslose Ausbeutung des Erfolges. Seine strategische Verfolgung nach Jena und Auerstedt kann wohl als eine Musterleistung auf diesem Gebiete bezeichnet werden, wenn sie auch nur durch überraschende Fehler der Preußen möglich wurde. Aus der Fülle von Panik und Willenslosigkeit auf Preussischer Seite ragt der ehrenvolle Rückzug Blüchers hervor. Verzweifelt kämpfte der alte Löwe. In den letzten Tagen seines Rückzuges kam auf jedes seiner Regimenter ein täglicher Verlust von etwa 50 bis 60 Mann. Ernähren konnten sich seine Truppen nur dadurch, daß sie sich nach Dunkelheit auf die Ortschaften zerstreuten und ohne Nachtruhe vor dem Feinde um Sonnenaufgang wieder versammelt waren. Als Blücher unter seine Kapitulationsurkunde die Worte setzte: „Ich kapituliere, weil ich kein Brodt und keine Munition habe“, übergab er tatsächlich nur traurige Trümmer seiner einstigen Macht. Im allgemeinen aber gilt leider von diesem Rückzuge das Wort von Gendel v. Donnerstern: „Der Feind hatte uns ordentlich in Trab gebracht. Noch jenseits der Oder waren wir so im Borhorn, daß, wenn einer nach Enten schoß, Tag und Nacht marschiert wurde, um nur davon zu kommen.“

Über die seelischen Eindrücke während des unglücklichen Krieges 1806 gibt das vom Generalstabe herausgegebene Werk: „1806. Das Preussische Offizierkorps und die Untersuchung der Kriegsergebnisse“ so vollkommene Aufschlüsse, wie wir sie kaum über eine andere geschichtliche Epoche besitzen. Namentlich die zahlreichen Urkunden, in denen die Offiziere der Armee von 1806 zu Wort kommen, enthalten unschätzbare Belehrung für alle, die die Schrecken des Krieges und verlorener Schlachten nicht aus eigener Erfahrung kennen. Gerade dieses Buch, das offen den Schleier hinwegzieht von jener trüben Zeit, ist eine Ehrenrettung des Preussischen Offizierkorps von 1806, das zwar ein Opfer der Verhältnisse geworden ist, dem es aber an Tapferkeit und Todesverachtung nicht gefehlt hat.

In den Tribunalen und Kriegsgerichten wurden von 7096 Offizieren der Armee von 1806 208 Offiziere wegen Vergehen vor dem Feinde verurteilt, also 2,94 vom Hundert. Dabei ist zu berücksichtigen, daß damals jeder Offizier bei seiner Ehre verpflichtet wurde, alles Nachteilige anzugeben, was er über andere Offiziere wisse. Von den 7096 Offizieren der Armee von 1806 fielen vor dem Feinde bis zur Beendigung der Befreiungskriege 613 Offiziere. Schätzt man sehr niedrig nach den Vergleichswerten jener

Zeit die Zahl der Verwundeten in dreifacher Höhe der Toten,⁸⁾ so ergeben⁹⁾ sich mit insgesamt 2452 Köpfen: 34,5 vom Hundert Verluste gegen nur 2,94 vom Hundert Verurteilungen. Von den 3898 Offizieren der Armee von 1806, die in den Befreiungskriegen mitkämpfen konnten, haben sogar 40,74 vom Hundert, also fast die Hälfte aller, vor dem Feinde geblutet. Gesamtverluste von solcher Höhe sind in unseren letzten großen Kriegen nicht annähernd erreicht worden. 1870/71 betragen die Verluste bei einer Gesamtstärke von 33 101 Offizieren: 6157 Köpfe, also 12½ vom Hundert. Dieses Blutopfer ist von den Offizieren der Armee von 1806 um das Dreifache überboten worden.

III.

Nach der Betrachtung des Zusammenbruchs lohnt ein kurzes Eingehen auf die sieben Jahre bis zu den Befreiungskriegen, ein Blick auf die Riesenarbeit, die zu leisten war, um die „Junfer von 1806“ zu „Führern der Befreiungskriege“ zu machen. Erstaunlich ist die Fülle der Errungenschaften jener Zeit, die uns zumeist bis auf den heutigen Tag geblieben sind.

Am 25. Dezember 1808 trat Scharnhorst, der tüchtigste Mann der Zeit, an die Spitze des neugeschaffenen Allgemeinen Kriegs-Departements. Zunächst wurde das Offizierkorps umgestaltet und der Offiziersberuf allen Ständen zugänglich gemacht, sofern sie Bildung und Erziehung nachweisen konnten. Die Errichtung von Militär-Bildungsanstalten folgte. Ziel aller geistigen Arbeit sollte die Erzeugung von Urteil, Denkvermögen und Charakterbildung sein, weniger die Anhäufung von Kenntnissen. Die Wehrpflicht wurde auf Ehrgefühl und Vaterlandsliebe begründet unter Abschaffung der bisher geltenden, vielfach ehrenrührigen Strafen. Die Einführung von Ehrengerichten gab die Möglichkeit, unwürdige Mitglieder des Offizierkorps der Beförderung für unfähig zu erklären. Durch die Offi-

⁸⁾ General Stunhardt v. Schmidt berechnet auf Grund sorgfältiger Quellenforschung die Verwundeten in fünffacher Höhe der Toten.

⁹⁾

Zahl der Offiziere in der Armee	Verurteilt:		Verluste von 1806/7 bis 1815:			
	Kopfzahl	vom Hundert der Gesamtstärke	Gefallen	Verwundet usw.	insgesamt	
					Kopfzahl	vom Hundert
7098	208	2,94	613	1839	2452	34,5
Zahl der Offiziere von 1806, die in den Befreiungskriegen kämpften:			Hier von Verluste:			
			Gefallen	Verwundet usw.	insgesamt	
					Kopfzahl	vom Hundert
3898			397	1191	1588	40,74

zierwahl wurde das Offizierkorps befähigt, sich seinen aristokratischen Charakter bis auf den heutigen Tag zu bewahren.

Bei der Umgestaltung des Ergänzungswesens fielen die meisten Ausnahmen von der Wehrpflicht. Die Einstellung von Ausländern hörte auf. Die Verteidigung des Vaterlandes wurde zur Ehrensache. Das Krümperverfahren gestattete eine Mehrausbildung von Mannschaften über den Rahmen der von Napoleon aufgezwungenen schwachen Heeresstärke hinaus. Eine neue Kriegsgliederung wurde durch Truppenkörper aller Waffen schon im Frieden vorbereitet, zunächst in sechs gemischten Brigaden, nach Provinzen geordnet. Die Mobilmachungsinstruktion vom 12. April 1809 gewährleistete ordnungsgemäße Überführung des Ganzen in den Kriegszustand.

Die Umgestaltung der Fectweise trug den empfangenen Lehren Rechnung. Die Lineartaktik verschwand. Die Einleitungsworte der Infanterie-Exerzier-Instruktion vom 18. Juli 1809 können noch heute an die Spitze unseres Infanterie-Exerzier-Reglements gesetzt werden. Sie fordern für die Parade nur eine gerade ungezwungene Haltung und einen ruhigen, freien Marsch, für den Krieg Schnelligkeit und Gewandtheit bei denjenigen Bewegungen, die im Kriege wirklich anwendbar sind. Das sogenannte Scharnhorstsche Exerzier-Reglement von 1812 war von demselben Geiste getragen und brachte Vorschriften für das Gefecht aller Waffen.

Während dieser auf allen Gebieten einsetzenden fieberhaften Tätigkeit befand sich das Offizierkorps zum größten Teile in bitterer Not. Auf Halbsold gesetzt, zunächst ohne Wiederanstellung, litten die meisten Offiziere und ihre Familien unter Nahrungsjorgen. Es bedurfte des hohen Sinnes jener Zeit, um diese Leiden zu ertragen und doch für das Vaterland weiter zu arbeiten.

Als 1812 Napoleon Preußen zur Heeresfolge gegen Rußland zwang, kamen die Arbeiten allgemein zum Stillstand. Tiefe Niedergeschlagenheit ergriff alle. Viele verließen die Preußischen Fahnen, um gegen Frankreich zu kämpfen. Im Kriege 1812 bewährten sich aber die neuen Heeres-einrichtungen. Mit neuer Kriegserfahrung gewann man Vertrauen zu sich und dem Neugeschaffenen und erwarb sich Achtung bei Freund und Feind.

Als 1813 die Vergeltungstunde schlug, konnte die Neuaufstellung der erforderlichen Truppen sofort beginnen. Alle noch vorhandenen Dienstbefreiungen wurden aufgehoben, die freiwilligen Jäger, die Landwehr errichtet und mitten im Kriege, am 3. September 1814, die allgemeine Wehrpflicht eingeführt. Mit diesem Grundgesetz sicherte sich Preußen eine Überlegenheit an Wehrkraft, die unter Kaiser Wilhelm dem Großen zur Erkämpfung des Deutschen Kaiserreiches führte.

Nie darf aber vergessen werden, daß Offiziere von 1806 die Führer der Befreiungskriege waren. Alle Kommandeurstellen, die meisten Kapi-

täns- und Rittmeisterstellen waren von ihnen besetzt. Glühende Begeisterung erfüllte in dieser Zeit glänzender kriegerischer Kraftentfaltung das Preussische Heer. Diese Hingabe an die Sache des Vaterlandes überwand alle Hindernisse, alle Standesunterschiede und half, die Landwehr, die Bauern in Soldatenröcken ohne Ausbildung und Schulung, zu Soldaten machen. Jords Gedanke beherrschte alle: „Ein unglückliches Vaterland sieht mich nicht wieder!“ „Siegen oder Sterben“ war die allgemeine Losung, wie sie der Aufruf: An Mein Volk! gebot. So konnte der Marschall Vorwärts nach der Vollendung des Siegeslaufes bei Belle-Alliance dem Preussenheere zurufen: „Nie wird Preußen untergehen, wenn Eure Söhne und Enkel Euch gleichen!“

Dieser Appell Blüchers an die Söhne der Befreiungskämpfer ist nicht vergeblich gewesen. Die Taten von Düppel, Königgrätz, Sedan und Paris beweisen es. Daß aber solche Großtaten der deutschen Waffen möglich wurden, ist das alleinige Verdienst unseres Großen Kaisers. Er hatte einst dem Marschall Vorwärts ins Auge geschaut und die Lehren der Napoleoni-schen Epoche in Herz und Sinn treu bewahrt. Als er auf den Thron be-rufen wurde, da setzte er — als ein getreuer Eckart des Deutschtums — sein Wollen in die Tat um, gestützt auf die Erfahrungen dreier Menschen-alter. Wie schwer sein Unternehmen gewesen ist, zeigen die bitteren Kämpfe, die er mit seinem eigenen Volke führen mußte, um es wehrkräftig zu machen. Wie notwendig seine Heeresreorganisation war, lehrt ein Blick auf die Epoche, die der Sturmzeit der Befreiungskriege folgte, eine Zeit des Tiefstandes, in der Wehrkraft und Heerwesen darniederlagen.

Außerlich zeigt sich dieser Rückschritt schon in der Tatsache, daß von den Befreiungskriegen bis zur Reformzeit König Wilhelms I. das Preussische Heeresbudget¹⁰⁾ eine annähernd gleiche Höhe behielt. Wenn zuerst die völlige wirtschaftliche Erschöpfung des Landes gebieterisch zur Einschränkung der Heeresausgaben zwang, so wurde diese Sparsamkeit doch auch in den vierziger und fünfziger Jahren des 19. Jahrhunderts aus alter Ge-wohnheit beibehalten. Man flüchtete im Kleinen und ließ das Ganze außer acht, bis das Ausland die Quittung von Olmütz erteilen konnte.

Aber auch der innere Halt des Heeres lockerte sich in jener Zeit. Es bedurfte jahrzehntelanger Anstrengungen, ehe das nach den Befreiungs-kriegen bunt zusammengesetzte Offizierkorps¹¹⁾ wieder die alte ein-

¹⁰⁾ Vgl. Boyen, 1847, Überblick über die Preussische Heeresverfassung (eine Denkschrift); ferner v. Gofler, Beitrag zur Geschichte unserer Heeresverfassung, Mil. Wochenbl. 1885, Beiheft 7.

¹¹⁾ Vgl. die alten Truppengeschichten, insbesondere der Infanterieregimenter 24 (v. Zuchlinski, als beste Schilderung der Zeit), ferner 27, 31 u. a. m.; die Erinnerungen aus dem Leben des Generals der Infanterie Dr. Hermann v. Holleben, Mil. Wochenbl. 1892, Beiheft 1.

heitliche Art zeigte. Bei der Truppenausbildung blieben die Lehren der Napoleonischen Epoche vielfach ungenutzt. Man näherte sich langsam wieder dem alten Paradedrill und Formentwesen.¹²⁾ Zum Glück brachte die alljährliche Rekrutenausbildung stets von neuem frisches Leben in den Dienst und verhinderte den Rückfall in Zustände, wie sie vor 1806 geherrscht hatten.

Nach den üblen Erfahrungen der Mobilmachung von 1830 befeiligte man sich einer kriegsgemäheren Ausbildungsweise, und namentlich König Friedrich Wilhelm IV. übte hierin einen heilsamen Einfluß aus. Immerhin lag noch in den vierziger und fünfziger Jahren¹³⁾ die Ausbildung vielfach im argen.

Auch die Überalterung in den unteren Dienstgraden war ähnlich bedenklich wie vor 1806. So trugen in der damals doch keineswegs zahlreichen Preussischen Infanterie das 25jährige Dienstausscheidungskreuz:¹⁴⁾

im Jahre	Hauptleute	Premier- leutnants	Sekund- leutnants
1826	218	26	1
1830	253	15	4
1835	205	15	9
1839	471	97	33
1840	439	79	36
1845	384	62	37
1850	281	17	36
1855	332	6	7
1860	199	—	—

Erst das Reformjahr 1860 brachte darin Wandel.

IV.

Nun aber begann die Epoche König Wilhelms I. Den Schwärmern von 1848 und ihren Nachbetern in Presse und Landtag hatte er einst zugerufen: „Nicht Freiheit tut Preußen not, sondern Macht!“ Nun wurde die Armee verdoppelt. Ein neuer Geist zog ein. Die Heeresreorganisation König Wilhelms I. ist eine geschichtliche Tat ersten Ranges, denn die Geschichte zeigt solche Reorganisationen sonst nur nach großen Katastrophen.

¹²⁾ Vgl. die genannten Truppengeschichten und a) General-Feldmarschall v. Steinmetz von S. v. Krosigk. Berlin 1900 bei E. S. Mittler & Sohn; b) Aug. v. Goeben, General der Infanterie, von Gebh. Zernin. Berlin 1901 ebenda; c) Denkwürdigkeiten des Generals Ed. v. Franseck von W. v. Bremen. Leipzig 1901 bei Belshagen & Masfing.

¹³⁾ Vgl. über den Ausbildungsstand im März 1848: Mil. Wochenbl. 1891, Beilage 4 und 5: Die Tätigkeit der Truppen während der Berliner Märztag des Jahres 1848; über die Preussischen Manöver der fünfziger Jahre: v. Verdy du Vernois, Der Zug nach Bronzell, 1850, Jugenderinnerungen. Berlin 1905 bei E. S. Mittler & Sohn.

¹⁴⁾ Nach Ausweis der Ranglisten.

Hier schuf sie allein der Wille des Herrschers. Deutschlands große Zeit war angebrochen. In beispiellosem Siegeszuge erkämpften unsere Väter das Deutsche Kaiserreich.

Neben diesem loedenden Vorbilde aber steht für uns die Mahnung des Großen Kaisers: „Möge die Armee immer dessen eingedenk sein, daß sie nur dann große Erfolge erringen kann, wenn sie ein Musterbild für die Erfüllung aller Anforderungen der Ehre und der Pflicht ist, wenn sie unter allen Umständen sich die strengste Disziplin erhält, wenn der Fleiß in der Vorbereitung für den Krieg nie ermüdet, und wenn auch das Geringste nicht mißachtet wird, um der Ausbildung ein festes und sicheres Fundament zu geben. — Dann wird das deutsche Heer in künftigen Zeiten schweren Ernstes — jederzeit — der feste Hort des Vaterlandes sein.“

Dieses Kaiserwort ist uns zur Richtschnur geworden für die gesamte Arbeit im deutschen Heere seit dem Heimgange des ersten Deutschen Kaisers. Diesem rastlosen Streben ist es zu danken, daß die Armee trotz langer Friedensjahre sich auf der Höhe der Zeit erhalten hat. Gemiß sind Angriffe auf die Armee und das Offizierkorps nicht ausgeblieben; aber das ist erklärlich, da sich das Wachstum eines großen Volkes unter dem Brausen der Leidenschaft vollzieht, die auch vor der bewaffneten Macht nicht Halt macht. Immerhin aber dürfen wir bei dieser Jahrhundertenerinnerung zuversichtlich feststellen, daß unser heutiges deutsches Heer zum Glück wenig der Preussischen Armee von 1806 gleicht.

Im Jahre 1806 fehlte jede Organisation in Staat und Heer, 1906 herrscht straffe Ordnung in beiden. Den alten Söldnern von 1806 stehen heute Generationen militärisch ausgebildeter Landeskinder des 61-Millionenvolkes gegenüber. Statt der schlechten Bewaffnung von 1806 verfügen wir heute über wirkungsvolle Waffen von hochentwickelter Technik. Statt des geistigen und körperlichen Schlendrians von 1806 sehen wir heute in der Armee eine nie ruhende Arbeit, hohe Pflichttreue und geistige Erfassung des Soldatenberufes. 1806 lehrten und kämpften wir nach veralteten Anschauungen, 1906 stehen unsere Reglements und Vorschriften auf der Höhe der Zeit. Die Erfahrungen des ostasiatischen Krieges sind bereits in unseren Vorschriften verwertet. Das neue klassisch geschriebene Infanterie-Exerzier-Reglement sichert unserer Hauptwaffe einen geistigen Vorsprung, und der Geist und der Wille entscheiden die Schlachten! Die Heerführung von 1806 wird nicht wiederkehren, dafür bürgen uns die Manen Moltkes und seine Schule. Man will aus der zweijährigen Dienstzeit auf schlechtere Ausbildung schließen, und doch ist sie nur die notwendige Folge der alten Preußenkunst, in kürzerer Zeit mehr und bessere Soldaten auszubilden als unsere Feinde. Man sagt, die Größe der Armee, der Umfang des Offizierkorps schädige den inneren Gehalt, und doch hat es das Preussische Offizierkorps in den Jahrhunderten seines Bestehens noch stets verstanden, die ihm

zuströmenden Elemente sich voll zu eigen zu machen und in den Überlieferungen der Väter zu erziehen.

In der Armee darf der Pessimismus unserer Zeit keinen Platz finden, denn zum Erfolge bringt nur durch, wer an sich und seine Sache glaubt. Nur wo der Glaube herrscht, findet der Wille den Weg zur Tat, zum Siege. Die notwendige kritische Erwägung vor dem Entschluß wird durch den Glauben nicht beeinträchtigt, sondern zur befreienden Tat gefördert. Wer an sich glaubt, ist seinen Feinden gefährlich. Nicht Optimismus und Pessimismus sind die Losungsworte, sondern Glaube, Wille und Kraft beherrschen die Welt.

Vielfach ist in jüngster Zeit auf das Clausenwitsche Wort hingewiesen worden: „Nur wenn Volkscharakter und Kriegsgewohnheit in beständiger Wechselwirkung sich gegenseitig tragen, darf ein Volk hoffen, einen festen Stand in der politischen Welt zu haben.“

Nach dem Urtheil der Geschichte dürfen wir uns auf unseren „Volkscharakter“ verlassen, denn Preußen hat außer 1806 nur siegreiche Kriege geführt. Solche geschichtliche Wahrsprüche bedeuten viel und lassen sich durch zahlreiche Beispiele belegen. In den Überlieferungen unserer Väter dürfen wir deshalb den Glauben festhalten an unseren deutschen Volkscharakter, an die kriegerische Überlegenheit unserer Rasse. Zwar ruht bei uns die „Kriegsgewohnheit“ seit 36 Jahren, ebenso lange aber auch bei unseren mutmaßlichen Gegnern. Nur kleinere Teile unseres Heeres haben sich in Südwestafrika im Kampfe gegen den Feind erproben können. Wenn aber ein Rückschluß von diesen Theilen auf das Ganze zulässig ist, so dürfen wir auf den alten Geist der Pflichttreue und Todesverachtung unseres Heeres noch vertrauen. Unter Hunger und Durst, in Hitze und Kälte haben unsere Truppen dort in heldenmütigen Kämpfen die alte Waffenehre hochgehalten. Die Zahl der in Südwestafrika gefallenen Offiziere übersteigt bereits wesentlich die Zahl der im Dänenkriege 1864 gebliebenen Offiziere bei sonst entgegengesetzten Verlustverhältnissen.

Auch in Zukunft wird das deutsche Offiziercorps mit Hingebung, Pflichttreue und Todesverachtung seine hohen Aufgaben zu lösen suchen. Mit Vertrauen darf das deutsche Volk in Waffen den Zukunftstürmen entgegengehen. Unser Geschlecht will nicht zurückbleiben hinter den Helden des Großen Königs, den Befreiungskriegern und den Waffengefährten Kaiser Wilhelms verewigter Majestät. Auch wir werden bestehen mit Gott für Kaiser und Reich!



Gedruckt in der Königl. Hofbuchdruckerei von G. E. Mittler & Sohn,
Berlin SW, Kochstraße 68—71.

ooo

Gedruckt in der königlichen Hofbuchdruckerei von
E. S. Mittler & Sohn, Berlin SW 68, Köpflerstr. 68-71.

ooo

DC 230 .J4 A4
Jena und Auerstedt

Stanford University Libraries



3 6105 041 389 730

DC
230
J4 A4

**Stanford University Libraries
Stanford, California**

Return this book on or before date due.

--	--	--

